

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 128

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : sur la mer bleue
Autor: Dolques, Michel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257656>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Mon examen de conscience

Réflexion d'un jeune catholique

Je me suis mis, ce soir, en face de ma conscience... Je me suis dit que nous n'avions pas encore l'absolue intelligence des besoins de l'heure présente, qu'il était bien tard pour se mettre en route... J'ai maudit les lâcheurs, j'ai salué les braves... malgré tout je ne suis pas content.

Non, je ne suis pas content, mes jolis plans de réforme sociale sont tous admirables, mes rêves d'apostolat sont sublimes, mes montées d'enthousiasme sont enivrantes... moi qui, aux heures de songerie, rebâtis si bien le monde, je viens de m'apercevoir que je ne suis qu'un théoricien, un songeur, un utopiste.

J'oublie perpétuellement que le travail essentiel, l'œuvre fondamentale, la base première de tout, c'est l'avènement du Christ en moi...

C'est notre maladie, à nous, jeunes gens, que soulève parfois à de divines hauteurs l'éloquence ou la prière. Nous marchons à la conquête du monde, le regard plein de flamme et l'âme toute brûlante et nous oublions que nous entreprenons une tâche au-dessus de nos forces et qu'avant de prendre place parmi ceux qui se battent il conviendrait peut-être de se recueillir et de se former.

— Mais la mêlée est si chaude et le besoin d'hommes si pressant que tout effort est bon, d'où qu'il vienne?... C'est vrai : je ne dois pas renoncer à l'action publique, je dois agir et agir au dehors ; ma foi chrétienne, mes convictions politiques et socia-

les mourraient, si elles ne s'extériorisaient pas, comme succombent, dans les recoins privés d'air et de soleil, les plantes et les fleurs. Mais, je ne sais pas me faire assez d'heures de solitude, je ne sais pas encore suffisamment réfléchir et je n'ai pas assez lu au grand livre de la vie...

* * *

Ce que nous ferons, nous, les jeunes catholiques, pour le Bien de l'Eglise et pour la Rédemption du pays, ne vaudra qu'autant que nous aurons commencé par travailler sur nous-mêmes ; avant de parler politique, avant de prêcher la justice et de proclamer l'amant de la liberté, il convient de se dire que le règne de Dieu n'arrivera jamais, si nous ne voulons pas l'établir en nous.

Le Christ est-il vraiment pour moi le Maître, le Maître unique ? Suis-je allé le chercher là où il est, dans la sublimité familière de son Evangile ? Ai-je enfin compris la manière dont Il veut être aimé ?...

On aura beau dire et beau faire ; ceux-là seulement seront des sauveurs qui seront maîtres de leur intelligence et qui domineront, par leur énergie latente, toutes les forces de leur cœur et de leur cerveau... Ceux-là seulement compteront dans l'avenir, qui auront mis, à la base de leur vie, le sacrifice austère et le travail patient, et qui, chaque jour, auront su se réserver une heure, pour faire provision de vertu.

On se remue, on s'agite, autour de moi ; je me remue et je m'agite : tout ce mouvement sera vain, inutile, s'il n'est pas accompagné d'un travail de réforme intime accompli par chacun de nous, dans le mystère et dans la solitude.

blanc peut-être pour un marin, s'ouvriraient deux yeux admirables, au regard velouté et rêveur.

Ce jeune homme, presque un enfant encore, se tenait là, simplement, naturellement, une de ses mains dans la poche de son pantalon collant, l'autre appuyée sur le parapet de granit, serrant entre deux de ses doigts une cigarette qu'il avait laissée s'éteindre pendant son amoureuse contemplation de la mer.

Derrière lui, montaient dans l'air tiède les mille bruits du port dans le fourmillement des bateaux de pêche qui venaient de rentrer, rangés au quai, proue en avant, où, sous une forêt de beauprés, tout un monde affairé allait et venait, dans la forte odeur de marée et de saumure, montant des paniers de poissons qu'on déchargeait.

En face, la mer déserte, le vaste golfe du

Je dois arracher de mon esprit des préjugés qui y sont encore, il y a des lumières qui me manquent ;... je ne réfléchis pas assez ; je suis un impulsif, un névropathe, un agité !... J'ai des mouvements fébriles, de vraies poussées d'action, je ne connais pas encore le labeur lent, paisible et conscient... Que d'idées vagues, dans ma tête !... Que de formules toutes faites acceptées gratuitement sur la parole d'Autrui ! Ah ! je suis bien loin d'être un homme.

Et je m'étonne, après cela, que le succès tarde si longtemps, que tant d'efforts soient vains !... Mais, c'est moi, c'est moi, qui arrête la marche en avant de l'idée libératrice ; je ne la comprends pas encore assez : il y a trop de choses que je ne me suis pas complètement assimilées.

Notre génération de jeunes catholiques s'est mise à étudier ; elle a bien fait le résultat premier de ses études, ce doit être une transformation radicale de nos mœurs, une ascension vers le mieux dans la vie morale, un renouveau de vaillance. L'éducation des caractères et des volontés n'est pas faite ; elle exige, pour aboutir, un effort personnel sur nous-mêmes, une sorte d'action réflexe que rien ne suppléera jamais.

Les jeunes catholiques ont donc le devoir d'introduire cet élément nouveau dans leur vie ; l'action sociale n'aboutira pas, si elle n'est pas précédée d'une action morale très percévante et très intense. Je ne changerai pas mon pays, si je ne commence par me changer moi-même.

* * *

La science de l'apostolat individuel et de la réforme morale personnelle, le désir vrai

Lion, qui reposait sous l'azur, privé de brise.

La vague était muette.

Seule, montait comme un grand soupir la respiration immense de l'étendue liquide qui dormait.

A l'abri des parapets du fort, un soldat, le fusil à l'épaule, allait et venait, gardant deux gros canons accroupis sur leurs affûts de fer. Un convoi de grosses pierres sortait de la tranchée. Une petite locomotive traînait tout cela vers des gabares rangées au bord de la jetée, où les lourds blocs roulaient sur les ponts avec un bruit de tonnerre lointain, dans un nuage de poussière âcre, sentant le brûlé.

On travaillait au prolongement du brise-lames : 800 mètres de longueur, 20 de large et 12 de profondeur de mer à combler ; une montagne à élever dans l'eau, et, à la cime,

Feuilleton du Pays du dimanche 1^{er}

Sur la Mer Bleue

par Michel Dolques

Un soir de juillet 1888, sur la jetée du port de Cette, à cent mètres du fort Saint-Louis, un jeune homme, se tenait debout, immobile, et regardait la mer.

C'était un marin de dix huit ans à peine.

Les superbes proportions de sa haute taille et la beauté de ses traits attiraient inévitablement l'attention.

Sur sa tête couverte de cheveux noirs, bouclés, indociles et capricieux, reposait, avec une crânerie charmante, un béret à liseré blanc, portant en lettres d'or au-dessus du front : *Le Bayard*. Son visage était énergique et doux. Sous son front, trop

et sincère d'être utile à autrui, le don de soi désintéressé, sans arrière pensée de retour, sans faiblesse devant les ingratitude et les méconnaissances ; voilà ce que je dois acquérir et voilà ce qui, joint au reste, pourra nous sauver.

Le temps des miracies est passé, le temps des rêveries douces et des rêveries berceuses est à jamais défunt ; l'heure est au recueillement où se fait la victoire future, à la solitude où se fait la lumière ; l'heure est à l'amitié féconde, née dans le Christ et venue de lui ; il faut se donner sans songer à recevoir ; il faut semer à pleines mains, sans s'inquiéter de savoir si ceux qui se nourrissent de la graine que nous lançons à la volée nous savent gré de notre générosité ; il faut ouvrir toutes larges ses mains, tout débordant, son cœur...

J'écris ces choses en face de ma conscience et en face de Dieu, parce que je sens que si, jusqu'ici, j'ai manqué mon but, si mes efforts n'ont pas créé le mouvement que j'attendais, je ne dois pas accuser avant tout l'indifférence d'autrui, j'ai dû me souvenir que je ne suis pas encore, au point de vue moral, tout ce que je devrais être. Je n'ai pas fini mon apprentissage de militant, c'est seulement dans la prière silencieuse, dans la lutte secrète contre ma nature et mes instincts que je trouverai le chemin des définitifs et durables triomphes...

Edouard LEBRUN.

Le parrain

Un homme ennuyé — j'adoucis l'expression, — ce fut l'ancien quincaillier M. Matoussaint le soir où, après lui avoir servi le dessert, sa servante Caroline, les yeux pudiquement baissés et pliant le bas de son tablier comme pour y faire un ourlet, annonça au célibataire qu'elle allait se marier avec le petit serrurier en boutique, de la rue du Pas-de-la-Mule.

Rien n'est désagréable comme un changement de domestique, surtout pour un vieux garçon de cinquante-cinq ans. Retiré de la quincaillerie avec quinze mille livres de rentes, M. Matoussaint était satisfait de la

au niveau des vagues, une maçonnerie massive, avec tourelles et canons.

De toute cette vie, le jeune matelot ne voyait rien que la mer, libre, immobile comme un lac d'huile, au repos, en recueillement. Comme il devait l'aimer !

La nuit venait. Il enjamba le parapet et s'assit, regardant toujours dans le vide...

À la même heure, sur l'un des quais, deux femmes, accompagnées d'un homme jeune, avaient l'air de chercher quelqu'un sur le bord peuplé de barques.

— Le père nous avait bien dit qu'il serait là auprès du barreau de douane, au premier escalier de pierre ? dit la plus jeune des deux femmes en s'adressant à l'autre, qui était sa mère.

— Mais oui, Julia, répondit cette dernière.

— Madame Bourlon, fit le jeune homme, si vous voulez vous asseoir devant la porte de ce café, j'irai à sa recherche.

— Je ne dis pas non, Monsieur Lamoureux. Mes jambes sont un peu lasses, et je ne serais pas fâchée de prendre, avec Julia, quelque chose de frais en vous attendant.

(A suivre.)

façon dont il avait arrangé sa vie — depuis dix-huit ans déjà, — dans son petit logement si gai et si clair du boulevard Beaumarchais. Caroline était entrée chez lui le jour même de son installation et l'avait toujours servi avec zèle et fidélité. De plus, fine cuisinière, — M. Matoussaint était un peu sur sa bouche, — et ne craignant personne dans l'art de confectionner le soufflé au fromage. Enfin, une « perle » !

— Eh bien, ma fille, vous faites une bêtise ! s'écria brutalement M. Matoussaint en jetant sa serviette. Je le connais de vue votre serrurier... Un homme plus jeune que vous... Un ivrogne peut-être qui vous battra. Les femmes sont toutes folles... Et puis, qu'est-ce qu'il peut faire dans ce quartier-ci ? Des poses de sonnettes, des ouvertures de portes pour des gens qui ont oublié leur clef... ? La mière quoi ! Mais mademoiselle veut devenir bourgeoise, faire la femme établie... Si vous étiez restée ici, Caroline, je vous aurais couchée sur mon testament. Enfin, ça vous regarde, ma pauvre enfant... Mais je vous le répète, vous faites une bêtise.

Et ce soir-là au petit café d'habités, où il avait sa pipe au râtelier, M. Matoussaint fut d'une humeur massacrante et à propos d'un coup douteux au billard, M. Revillod, l'amballeur de la rue Amelot, avait « queuté », il faut être juste, — l'ancien quincaillier entra en fureur et déclara à son adversaire, — un homme marié et père de famille, doux comme un agneau, — que dans sa jeunesse, oui lui, Matoussaint, quand il voyageait pour son article, il avait eu une querelle, à Sens, avec un sous-officier de dragons, et qu'on s'était rafraîchi d'un coup de sabre, et qu'il ne fallait pas lui échauffer les oreilles, ah ! mais... !

Pourtant M. Matoussaint ne pouvait pas empêcher sa bonne de se marier, et, comme il était bonhomme au fond, bien qu'un peu égoïste, le vieux garçon ! il paya la robe de noce et se fendit même de trois courverts d'argent.

* * *

Dix mois après, un matin que M. Matoussaint, en robe de chambre, était en train de tapoter son baromètre, pour savoir s'il pleuvait. Euphrasie, sa nouvelle bonne dont il était enchanté, entre parenthèses (ma foi s'il avait su qu'il pourrait si facilement remplacer Caroline, il ne se serait pas fait tant de mauvais sang), Euphrasie donc entra et lui dit que son ancienne cuisinière était là avec son nouveau-né sur les bras, et demandait à lui parler.

M. Matoussaint était de bonne humeur, — le baromètre avait monté, — et il accueillit gaiement Caroline.

— Le voilà donc, ce bébé !... j'espère que vous n'avez pas perdu de temps !

Caroline a mis sa robe des dimanches, sa belle robe bleue. Il y a de quoi gagner une ophtalmie à regarder ce bleu-là. Avec le geste prudent des mères et des nourrices, elle écarte le voile et la capeline qui cachent son enfant, et toute fière, le montre à M. Matoussaint.

— Il s'appelle Vincent, dit-elle. N'est-ce pas qu'il est beau ?

Vincent est affreux, rouge comme cuivre ; sa bouche édentée se ferme dans une moue de vieillard et son bonnet lui descend jusque sur les yeux. À peine sa mère a-t-elle exposé son visage à la lumière que ses paupières dépourvues de cils s'entrouvrent ; et le nouveau-né fixe sur le vieux garçon le regard vaguement sévère de ses yeux faïencés.

— Monsieur reprend Caroline... si vous vouliez bien nous faire un grand honneur à Constant et à moi... Constant, c'est mon mari... eh bien, ce serait d'être parrain de notre petit garçon.

Franchement M. Matoussaint s'attendait un peu à cette requête ; il s'était même dit d'avance : « Je ne peux pas refuser cela... Ce sera l'affaire d'une centaine de francs. Mais, pour le moment, il ne pense pas au baptême ; il considère avec un étonnement mêlé d'épouvante le nouveau-né qui vient de faire une grimace horrible et de baver sur sa collerette et se demande comment on peut aimer un monstre pareil.

Très volontiers, Caroline. Et quel jour la cérémonie ?

Dimanche prochain, monsieur, à une heure entre messe et vêpres à Saint-Paul.

— Et ma commère ?

— C'est la mère de mon mari... Dame, faudra l'excuser, monsieur... Vous savez une femme de la campagne.

(A suivre.)

Fleurs des Alpes

Au loin, les cimes happent l'azur du ciel de leurs dents aiguës de pierres ; c'est un effort, une montée du roc contre l'éther infini ; les collines se dressent dans les vallons, les pics se haussent sur les collines, c'est un amoncellement fou, une lutte géante, une ascension continue vers l'excelsior éblouissant des nues. Fières, les sommités royales ont des orgueils vertigineux de pointes démesurément dressées, que lèchent de doux passages de nuages de soie ; plus bas, les rochers effrités paraissent avoir des découragements de but encore si lointain ; il y a, dans les couloirs, comme des débandades de multitudes confuses et repoussées, des éboulements titanesques de choses inertes, qui semblent désespérées. Partout, entre les bataillons noirs des pierres monstrueuses, superbes dans les collerettes mates des moraines crayeuses, les glaciers mettent la grande solennité calme de leur fraîcheur éternelle. Sous la surface candide, par la veine bleue de la crevasse, aux reflets de gouffre, monte comme une palpitation de froid, l'haleine frigde de la profondeur mystérieuse, inexplorée, dans l'innocence expiatoire de laquelle les légendes sombres placent les âmes des damnés, condamnées à errer toujours, sans rémission, sous la fatale ossature de glace.

Dans la plaine, à l'assaut des collines doucement arrondies, l'armée innombrable des mélèzes, éparpillée, brojette sur les clairs pâturages sa tendre obscurité d'invasion. Partout, sur le sein du roc, au flanc des précipices et dans l'ombre des gorges, des cascades tordent leur chevelure d'argent et exhalent leur souffle de lumière. Partout, tapies dans une mousse d'émeraude, aux reflets de velours, blotties, apeurées, contre les rochers, ou éparpillées dans une folle farandole, s'égayant dans les buissons, ou encore pensive dans la mélancolie de la solitude, ou coquettes, près du murmure galant des ruisselets, ou superbes, dans l'air frais des hauteurs, des fleurs, des fleurs étranges, au parfum subtil, aux corolles bizarres, mettent en la splendeur ou l'effroi d'une nature grandiose le contraste de leur sourire de jeunesse et de leur grâce exquise enfantine. Elles sont une multitude charmante.

Frivoles, les acines au cœur d'argent